**Dissertation**

**Sujet de septembre - Stendhal, *Le Rouge et le Noir***

**Recommandations générales**

**Ce document présente un développement organisé en réponse au sujet proposé. Son objectif est d’accompagner la réflexion des professeurs.**

**Il ne saurait donc, en aucun cas, représenter ce qu’une copie d’élève pourrait produire. Mais un candidat de 1ère devrait être en mesure d’aborder et de développer quelques-uns de ces éléments, à sa manière et à son niveau.**

**L’harmonisation académique appréciera la qualité́ des copies en examinant, d’une part, ce qui relève des attentes liées à l’exercice (une réflexion organisée et rédigée dans une langue correcte, en réponse à la question posée, fondée sur la connaissance de l’œuvre éclairée par le parcours associé), et, d’autre part, les éléments qui pourraient valoriser le travail du candidat (une finesse d’analyse ; une réflexion particulièrement nuancée ; la mobilisation pertinente d’une culture littéraire solide).**

***[Entre crochets figurent quelques références et analyses témoignant d’un travail qui aurait pu être conduit en classe dans le cadre du parcours associé. Par définition ces exemples précis ne peuvent être considérés comme attendus ; ils cherchent seulement à illustrer l’un des ressorts de l’exercice : la réponse au sujet de dissertation s’enrichit bien du travail connexe qui aura été́ mené́ autour de l’œuvre inscrite au programme, notamment dans le cadre du parcours associé.]***

**Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle**

**Œuvre : Stendhal, *Le Rouge et le Noir*Parcours : Le personnage de roman, esthétiques et valeurs.**

***Le Rouge et le Noir* est-il selon vous un roman de la désillusion ?**

**Vous répondrez à cette question dans un développement organisé en vous appuyant sur le roman de Stendhal, sur les textes que vous avez étudiés dans le cadre du parcours associé et sur votre culture personnelle.**

L’intitulé du sujet renvoie au roman d’apprentissage, qui retrace le parcours d’un jeune héros amené́ à perdre les illusions qu’il se faisait sur la société́, l’amour, le monde. Peut-on donc lire *Le Rouge et le Noir* comme un roman de la désillusion ? Mais alors, qui perd ses illusions dans *Le Rouge et le Noir* ? Quelles illusions perd-on à la lecture du *Rouge et le Noir* ? Quels rapports le roman de Stendhal entretient-il avec l’illusion ?

Plusieurs démarches sont donc envisageables pour traiter le sujet : l’élève peut s’intéresser aux illusions et désillusions des personnages du roman, en particulier à celles de Julien Sorel. Il peut également, du point de vue de la réception, réfléchir sur les désillusions du lecteur. Le sujet permet encore de questionner l’esthétique du roman et le rapport qu’entretient Stendhal avec l’illusion (ceci en lien avec le parcours associé « Le personnage de roman, esthétiques et valeurs »).

***Introduction à rédiger***

**I.** ***Le Rouge et le Noir*, un roman qui invente un nouveau type de héros : Julien Sorel, l’homme sans illusions.**

La désillusion à l’œuvre dans *Le Rouge et le Noir* passe par un nouveau rapport à l’héroïsme. Stendhal, dans son « Projet d’article sur *Le Rouge et le Noir* », insiste sur ce qu’il considère comme l’une de ses innovations majeures – avoir traité́ son héros différemment, en inversant les codes stéréotypes du romanesque du moment : « L’auteur ne traite nullement Julien comme un héros de roman de *femmes de chambre*, il montre tous ses défauts, tous les mauvais mouvements de son âme [...] »

**A.** **Un héros désenchanté́**.

Plus de place pour l’héroïsme donc dans *Le Rouge et le Noir*. Au début du roman, le jeune Julien Sorel rêve aux beaux dragons de l'armée d’Italie en marche vers la gloire, à la destinée surhumaine de Napoléon et son imagination s'exalte en des rêves héroïques. Pour lui, Bonaparte est une icône qu’il aime d’un amour aveugle, le *Mémorial* est « sa Bible » et la « destinée de Napoléon » informe « le roman » de sa vie : « Le jeune paysan ne voyait rien entre lui et les actions héroïques que le manque d’occasion » (I,12). Mais l’épisode de la visite à Verrières du roi de \*\*\* (I,18) amène Julien à une prise de conscience : alors qu’il est fier et heureux de défiler parmi les gardes d’honneur, il réalise en rencontrant le jeune évêque d’Agde que la carrière ecclésiastique lui apportera beaucoup plus d’avantages que la carrière militaire.

Dans la deuxième partie du roman, Julien achève de perdre ses illusions sur Napoléon : la conversation qu’il a avec le comte Altamira pendant le bal du duc de Retz lui révèle que son idole fait partie des « grands voleurs » de l’histoire récente : « ce grand Danton a volé́. Mirabeau aussi s’est vendu. Napoléon avait volé́ des millions en Italie, sans quoi il eût été́ arrêté́ tout court par la pauvreté́, comme Pichegru » (II, 9). Il comprend que pour réussir, plus que de la bravoure il faut avoir de l’argent et être prêt à sacrifier des têtes.

[Même remise en cause de l’héroïsme chez Flaubert par exemple, qui met en scène des personnages médiocres, à l’instar de Fréderic Moreau dont les perspectives d’avenir sont bouchées et qui n’accomplit rien de glorieux.]

Julien Sorel ne se fait guère plus d’illusions sur l’amour. Ce n’est pas poussé par de nobles sentiments qu’il fait la conquête de Mme de Rênal, mais parce qu’*il se doit à lui-même* de devenir son amant, afin qu’elle ne le méprise plus de ne pas être « bien né ». Lorsqu’elle finit par se donner à lui, le jeune homme se trouve déçu, désappointé́ — « Mon Dieu ! être heureux, être aimé, n’est-ce que ça ? » — il se demande seulement s’il a « bien joué [son] rôle » (I, 15).

Même désenchantement lors de l’entreprise de séduction de la fière Mathilde de La Mole, dans laquelle Julien se lance par esprit de bravade sociale, pour se prouver à lui-même qu’il est capable de dépasser les barrières les plus infranchissables en devenant l’amant d’une des héritières les plus convoitées de la haute société́. La première nuit qu’il passe avec la jeune femme lui semble « singulière plutôt qu’heureuse ». Repoussé par Mathilde, Julien connaît la souffrance amoureuse et la vexation profonde d’avoir été́ le jouet d’une aristocrate. Il la conquiert de nouveau en appliquant les conseils du prince Korasoff, mais une fois cette reconquête achevée, la passion qu’il éprouvait pour la jeune femme semble se tarir ; plus que de l’amour, il ressent surtout la fierté́ d’avoir su se faire aimer « de ce monstre d’orgueil ».

Ce n’est qu’en prison, au moment de mourir, qu’il éprouve un amour véritable ; il reconnaît enfin la passion qui l’a lié à Mme de Rênal, et à elle seule. Il réalise alors que le bonheur s’est trouvé à sa portée, « pendant les promenades dans les bois de Vergy », mais qu’entraîné́ par « une ambition fougueuse », il l’a laissé s’enfuir.

[Dans *Le Père Goriot* de Balzac, l’apprentissage amoureux de Rastignac par Delphine de Nucingen est également vicié par la volonté́ de parvenir grâce aux femmes.]

**B.** **Julien Sorel, une illusion ?**

Prêt à tout pour parvenir, Julien est un nouveau type de héros, « peu aimable », dont les valeurs sont contestables. Il semble mû par des sentiments négatifs : la haine, le dégoût, l’hypocrisie. Vu du dehors, le personnage est difficile à cataloguer, comme le montrent les très nombreuses étiquettes qu’on lui attribue au fil du récit : « petit Sorel », « paysan », « ouvrier », « domestique », « petit bourgeois », « MARTIN LUTHER », « plébéien », « provincial », « gueux », « pauvre charpentier du Jura », « jeune lévite »... Julien endosse de multiples identités, qui correspondent à ses rôles sociaux (précepteur, séminariste, secrétaire, prisonnier). Il s’agit d’un ambitieux qui ruse, calcule ses investissements affectifs et intellectuels.

Le narrateur souligne à plusieurs reprises cette hypocrisie du personnage, qui sans cesse travaille son corps et son esprit et s’évertue à jouer son rôle de jeune prêtre dévot. On peut penser aux nombreuses scènes où Julien épate son public en récitant par cœur des pages de la Bible, en latin, par exemple lors du dîner chez les Valenod : « Mon métier, y déclare le jeune homme, est de faire réciter des leçons et d’en réciter moi-même » (I, 22).

 Julien figure ainsi comme une « illusion » – pour pouvoir converser en « habit bleu » avec le marquis de La Mole, il devient le « frère cadet du comte de Chaulnes » ; pour reconquérir l’altière Mathilde, il suit « la politique russe » de son ami le prince Korasoff et devient le soupirant de Mme de Fervaques ; à la fin du roman, il prend l’identité́ chimérique du chevalier Julien Sorel de La Vernaye, parachevant ainsi son parcours d’hypocrite.

[Des références à d’autres figures de « jeunes ambitieux » sont possibles : Rastignac écoutant la leçon désabusée de Vautrin, Bel-Ami, Octave Mouret, etc.]

**C.** **Lucidité́ de Julien.**

Le jeune Julien Sorel semble porter un regard assez lucide sur la société́ de son temps. Enfant battu, humilié et offensé par un milieu extrêmement hostile, il se montre fin observateur des mécanismes sociaux et éprouve très vivement le sentiment de sa « classe ». Son hypocrisie apparaît de cette façon comme une technique de survie sociale. À plusieurs reprises Julien ment pour s’en sortir (par exemple lorsqu’il calomnie Élisa pour sauver sa réputation). Devenu secrétaire du marquis de La Mole, il se laisse acheter par des « cadeaux », et va jusqu’à trahir sa classe d’origine quand il accepte de présenter au marquis le nouveau baron de Valenod. Son histoire d’amour avec Mathilde trouve parfaitement sa place dans le tableau de chasse de l’ambitieux.

Mais en définitive, si Julien s’illusionne, c’est justement sur sa propre ambition et sa propre hypocrisie : son âme altière et emportée l’empêchera de jouer jusqu’au bout du roman la comédie du parfait parvenu. Tout le temps de la première partie, le fils du charpentier rêve de réussite, de « sortir de Verrières » pour se rendre à Paris : « Dès sa première enfance, il avait eu des moments d’exaltation. Alors il songeait avec délices qu’un jour il serait présenté́ aux jolies femmes de Paris ; il saurait attirer leur attention par quelque action d’éclat » (I,5). C’est donc la tête farcie de « châteaux en Espagne sur son sort à venir » (II,1) que Julien arrive à Paris. Son bonheur sera de courte durée : Paris ne tient pas ses promesses, relève d’illusions perdues, et la capitale voit son prestige progressivement diminuer dans le même temps que la cote de la province ne cesse de grimper. Mme de Rênal finit par l’emporter sur la plus belle des Parisiennes, sur la « reine » du faubourg Saint-Germain, Mathilde de la Mole. Alors qu’à force de compromissions il est parvenu à ses fins et s’apprête à épouser Mathilde, le chevalier « Julien Sorel de La Vernaye », conscient d’avoir égaré́ son âme et trahi sa classe, retourne brutalement et volontairement à la case départ en tirant sur Mme de Rênal. Julien cesse alors d’être une illusion ; il redevient lui- même, le « plébéien », le « fils du charpentier », un homme à la lucidité́ amère qui a compris que l’injustice de classe ne peut être abolie.

[C’est là ce qui distingue Julien de Lucien de Rubempré, le héros d’*Illusions perdues* de Balzac : si les deux personnages ont été́ « intoxiqués par la quantité́ de pensée mise en circulation dans leur siècle » , Julien célèbre finalement « le culte de l’énergie, de la révolte, la haine du mensonge, le souvenir du temps des hommes » et affiche un mépris lucide, tandis que Lucien de Rubempré reste jusqu’au bout ébloui par ses illusions.]

**II.** ***Le Rouge et le Noir*, un roman « désenchanteur ».**

*Le Rouge et le Noir* est certes un roman de la désillusion, puisque c’est « la vérité́, l’âpre vérité́ » qu’il choisit de donner à voir, comme le signale l’épigraphe. Balzac, en une formule devenue célèbre, fait de la « Chronique de 1830 » le texte phare d’une « école du désenchantement » : « M. de Stendhal nous arrache le dernier lambeau d’humanité́, de croyance qui nous restait » (*Le Voleur*, 9 janvier 1831, *Lettres sur Paris*). Romancier de la désillusion, Stendhal met à vif les plaies d’une société́ malade.

**A.** **Un texte-symptôme : le tableau d’une société́ en crise**.

*Le Rouge et le Noir* s'inscrit dans le courant de désenchantement propre à l’époque qui suivit la Restauration de 1815. Stendhal choisit justement pour cadre de son récit la France de la Restauration, France désabusée qui voit s’effondrer les espoirs soulevés par la Révolution de 1789 et l’empire napoléonien – « la France grave, morale, morose que nous ont léguée les Jésuites, les congrégations et le gouvernement des Bourbons de 1814 à 1830 » . La grande réussite du romancier est d’avoir saisi l’esprit de cette époque : celui d’une crise, d’une fin de règne, « la senteur cadavéreuse d’une société́ qui s’éteint ». La France de 1830 « n’a plus qu’une vie galvanique », « la convulsion d’une agonie ». Ainsi, *Le Rouge et le Noir* révèle le mal qui ronge le monde social.

C’est donc une chronique bien noire que dresse Stendhal à travers *Le Rouge et le Noir*, roman désespéré́, qui est aussi l’espace d’une violente lutte des classes. La guerre y est générale : Verrières est le lieu d’un affrontement aussi mesquin qu’impitoyable entre M. de Rênal et Valenod, le séminaire est un concentré de coups bas et d’hypocrisies, l’hôtel de La Mole le cadre d’une conspiration... Pour pouvoir s’en sortir, il faut être exempt de tout scrupule, et savoir « qui il faut écraser », comme le dit le marquis de La Mole. Toute la société́ dépeinte par Stendhal repose sur l’opposition (inscrite dans les deux couleurs contrastées du titre), sur le conflit permanent : entre les parents et les enfants, entre les amants, entre les libéraux et les ultras, entre les bourgeois et les nobles, etc.

 Le roman révèle ainsi la « guerre de tous contre tous » à l’œuvre dans la société́ de 1830, en même temps qu’il dénonce l’injustice de classe, pointée du doigt par Julien lors de son procès : « Messieurs, je n’ai point l’honneur d’appartenir à votre classe ». Nul progrès, nul espoir possibles dans cette société́ désenchantée, dans laquelle triomphe l’argent et où l’ennui ronge les jeunes gens « vêtus de noir » : Julien est guillotiné alors que le parvenu Valenod prend la place de M. de Rênal à la mairie de Verrières (cette destitution est un signe des temps : le remplacement d’un authentique aristocrate par un vulgaire « coquin »).

[Même triomphe de l’argent et des parvenus dans de nombreux romans de Balzac (*Le Père Goriot*, *Illusions perdues, César Birotteau*...), de Zola (*La Curée*, *Au Bonheur des Dames*...), de Maupassant (*Bel-Ami*).]

**B.** **La mise au jour des « odieuses vérités du cœur humain**4 **».**

Pas de place non plus pour les douces illusions de l’amour dans *Le Rouge et le Noir*. Stendhal poursuit son travail de désenchantement en montrant que l’amour n’est jamais séparable de la société́, que les relations intimes entre les hommes et les femmes sont toujours sociales. Comme nous l’avons vu, c’est d’abord par ambition que Julien entreprend la conquête de Mme de Rênal : obtenir les faveurs de « la dame », c’est remporter une victoire sociale, se montrer l’égal d’un M. de Rênal. Même si « la passion vraie » de Mme de Rênal finit par rassurer Julien, celui-ci ne pourra toutefois jamais se confier, parce qu’une sincérité́ entière est impossible : alors qu’il se laisse aller à faire l’éloge de Napoléon, un « froncement de sourcil » lui fait perdre « l’illusion » d’une entente parfaite : l’amour n’abolit pas les frontières sociales.

L’amour de Julien est teinté d’orgueil, de vanité́. Au départ, il n’aime pas Mme de Rênal ; il n’aime pas davantage Mathilde. Il commence à considérer cette dernière quand il réalise qu’elle est la « reine du bal », convoitée par tous les jeunes premiers de la société́ parisienne. Toutefois, le personnage évolue : le Julien qui tire sur Mme de Rênal est un homme qui met d’autres valeurs (une certaine morale, le devoir, l’honneur, le bonheur, la liberté́, la vérité́) au-dessus de la réussite et de la reconnaissance sociales et qui va pouvoir accéder au véritable amour – mais trop tard.

[Même pessimisme amoureux dans *Madame Bovary* ou *L’Éducation sentimentale* de Flaubert.]

**C.** ***Le Rouge et le Noir*, roman « cruellement exact**5**», impose un douloureux retour au réel et inaugure ainsi une nouvelle esthétique, le réalisme**.

Avec sa « chronique de 1830 », Stendhal invente donc une littérature qui désenchante. La formule nouvelle du roman-chronique entraîne un changement de régime dans les liens du réel et de la fiction : loin d’en être la contre-épreuve, l’une s’identifie parfaitement à l’autre. Ainsi, comme l’a écrit Auerbach, « la conscience moderne de la réalité́ trouva pour la première fois son expression littéraire chez le Grenoblois Henri Beyle » : *Le Rouge et le Noir* apparaît comme le premier roman « réaliste ».

[Cette force de rupture du *Rouge et le Noir s*e retrouve dans de nombreux romans réalistes et naturalistes, qui ont soin de mettre en lumière les misères sociales et les noirceurs de l’âme. On pense par exemple aux réactions outrées qu’ont suscitées *L’Assommoir* ou *Nana* de Zola].

**III.** ***Le Rouge et le Noir*, une œuvre qui célèbre l’illusion romanesque :**

**A.** **Falsifications stendhaliennes : triomphe de l’illusion**.

Rappelons que l’épigraphe placée au début du *Rouge et le Noir* – « la vérité́, l’âpre vérité́ », est une espièglerie d’écrivain : ces paroles sont paradoxales, car Danton, que Stendhal désigne comme leur auteur, ne les a jamais prononcées ni écrites. C’est une fausse citation. Stendhal signale ainsi que, si le roman vise la vérité́, c’est à travers la fiction. De la même façon, la célèbre phrase : « Un roman : c’est un miroir qu’on promène le long d’un chemin », est une autre « fausse » épigraphe, que Stendhal attribue à Saint-Réal.

La critique a montré que, même si Stendhal a toujours travaillé sur « pilotis », autrement dit à partir de choses vues et entendues, de « petits faits vrais », il a eu soin de brouiller les pistes et de faire en sorte que son roman ne reste pas enfermé dans son époque. C’est ce qu’a bien compris Julien Gracq, qui affirme, à propos du *Rouge et le Noir* : « J’aime qu’aucun nom inventé n’y soit clairement traduisible pour l’historien. [...] Mon principe s’en trouve confirmé : dans la fiction, tout doit être fictif ». La critique a également relevé́ les nombreuses erreurs et approximations historiques qui traversent le roman. Tout est illusion, donc, dans *Le Rouge et le Noir*, comme le montrent les nombreuses interventions du narrateur. Ce dernier ne cherche absolument pas à se faire passer pour un conteur neutre, transparent : « ... malgré́ l’opposition du conseil municipal, il [M. le maire] a élargi la promenade de plus de six pieds (quoiqu’il soit ultra et moi libéral, je l’en loue) » (I, 2). C’est lui qui, véritable illusionniste, déplace et manipule « le miroir », influant sur la perception que le lecteur peut avoir d’un personnage (« Car nous aimons Mathilde... »), qui donne à lire *sa* vérité́.

[Il est possible d’évoquer sur ce point la réflexion que Maupassant mène à travers la célèbre préface de *Pierre et Jean* : « J’en conclus que les Réalistes de talent devraient s’appeler plutôt des Illusionnistes ».]

**B.** **Triomphe du romanesque.**

Miroir de la Restauration, d’une grande portée historique et sociologique, *Le Rouge et le Noir* est avant tout une fresque romanesque, ne l’oublions pas. Stendhal s’y amuse à déjouer constamment l’horizon d’attente que le lecteur construit au fur et à mesure de sa progression dans le texte, et cela aussi bien dans la conduite de l’intrigue que dans celle des caractères.

Ce roman, qui se veut pourtant chronique contemporaine, comporte bien des invraisemblances, surtout concentrées dans les personnages de Julien et de Mathilde. Julien est un héros complexe, insaisissable, dont on ne comprend pas tous les gestes (en particulier le coup de feu final, qui a fait couler tellement d’encre !) À propos de Mathilde, on peut rappeler ce propos de Jules Janin : « Cette Mathilde est folle, elle pleure, elle rit, elle appelle la mort, elle se frappe en héroïne ; on n’a jamais imaginé́ une fille comme cela. Je n’ose pas croire qu’il y ait à Paris une société́ qui ressemble à celle que veut peindre M. de Stendhal » (« Variétés. *Le Rouge et le Noir*, chronique de 1830, par M. de Stendhal », *Journal des Débats*, dimanche 26 décembre 1830). Mathilde, héroïne invraisemblable, se présente ainsi comme une pure illusion romanesque, ce que souligne le narrateur : « Ce personnage est tout à fait d’imagination » (II, 19).

Plus encore, la jeune femme semble vivre dans un roman : on se souvient de la façon dont elle relit son existence à travers le filtre du passé de ses glorieux ancêtres. À ses yeux, Julien est un personnage de roman, « l’homme le plus distingué » de son temps, comme le fut au XVIe siècle Boniface de la Mole ; elle voit en lui « le héros qu’elle a rêvé́ », tandis qu’elle s’identifie à Marguerite de Navarre, annonçant avant l’heure *La Reine Margot* de Dumas. Et le roman s’achève sur le geste spectaculaire de la jeune héritière, qui s’empare de la tête de son amant pour l’ensevelir « de ses propres mains » lors d’une étrange cérémonie aux flambeaux nimbée d’une aura toute fictive – scène purement romanesque qui sonne le retour et le triomphe de l’illusion.

***Conclusion à rédiger***

*Pas de note 1*

2 Maurice Bardèche, *Une lecture de Balzac*, « Illusions perdues », Les sept couleurs, 1964.
3 D. Gruffot Papera (pseudonyme de Stendhal), « Projet d’article sur *Le Rouge et le Noir* », 1832 (envoyé́ au comte Salvagnoli, avocat et écrivain florentin).

4 L’expression est de Mérimée dans une lettre à Stendhal datée de décembre 1830 (*Correspondance*, Stendhal)

5 Jules Janin, « Variétés. *Le Rouge et le Noir, Chronique de 1830*, par M.de Stendhal », *Journal des débats* du 26 décembre 1830.

**Éléments de valorisation :**

•  **Tout approfondissement de la réflexion sur le rapport qu’entretient Julien avec la légende napoléonienne.** Le jeune homme représente cette génération en proie au « mal du siècle », déçue par la Restauration.

•  **Toute copie évoquant les réactions souvent outrées qu’a suscitées au fil du temps le personnage de Julien Sorel**, considéré́ par la critique du XIXe siècle comme un « monstre moral », un héros dangereux et sulfureux. Julien figure ainsi comme le premier « anti-héros » de l’histoire du roman.

•  **Toute réflexion sur l’idée que l’univers du roman est tout entier régi par les apparences**. Dans *Le Rouge et le Noir* l’habit fait réellement le moine, puisque Julien n’est plus considéré́ comme le même homme selon qu’il porte son pauvre habit noir, qu’il endosse l’uniforme de la garde d’honneur, ou qu’il arbore l’élégant habit bleu que lui offre le marquis de la Mole.

•  **Toute réflexion sur la critique que Stendhal fait de la France de la Restauration et de ses « valeurs ».** *Le Rouge et le Noir* peut également être lu comme une satire sociale, un roman de parti-pris, à travers lequel, avec lucidité́, Stendhal dévoile les travers de son époque. De l’Église, il dénonce le conservatisme et la méfiance envers le progrès ; de l’aristocratie, la futilité́ et le faux sens de l’honneur ; de la bourgeoisie, la cupidité́ et le conservatisme.

•  **Tout approfondissement de la réflexion sur le réalisme stendhalien**. Si Stendhal cherche à donner l’illusion de la réalité́, celle-ci n’est souvent perçue que par les yeux d’un personnage. Le lecteur ne connaît du séminaire ou de Paris que ce que Julien en voit. Stendhal ne se comporte pas en romancier demiurge et omniscient, son réalisme est un « réalisme subjectif » (Georges Blin), qui accroit l’illusion du vrai.